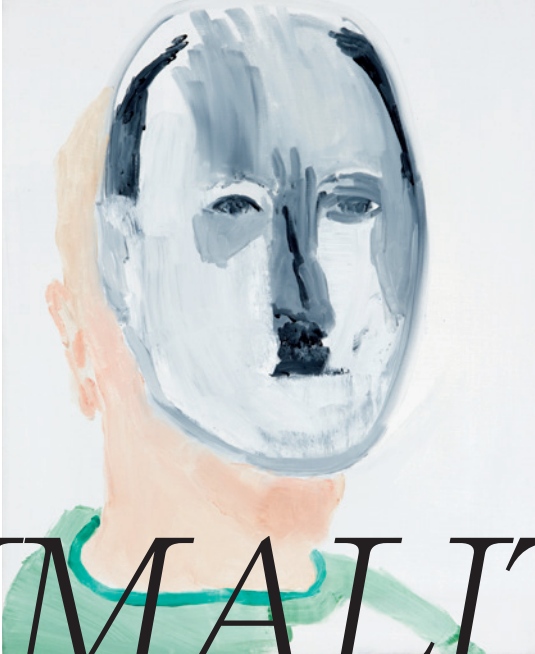


Bernard Gaube, *Autoportrait masqué*,
huile sur toile, 30 × 38 cm, 2010
© l'artiste

Invité pour la seconde fois à exposer son travail à L'ahah (Paris), sous le commissariat de Camille Debrabant, BERNARD GAUBE y dévoile une sélection de tableaux ayant pour fil conducteur l'hybridation. Vaste thématique, chevillée tant aux débats théoriques animant la philosophie et les sciences sociales depuis 40 ans qu'aux influences du postmodernisme sur les pratiques artistiques. Le titre de l'exposition — *Hunimalité* — néologisme combinant l'humain et l'animal, constituerait-il un tournant dans la pratique du peintre bruxellois ?



BERNARD GAUBE
HUNIMALITÉ
SOUS COMMISSARIAT
DE CAMILLE DEBRABANT
L'AHAH, ESPACE GRISET
4 CITÉ GRISET, FR-75011 PARIS
WWW.LAHAH.FR
DU 27.01 AU 23.03.2024

LANCEMENT DU CAHIER N°7
LE 27.01 LORS DU VERNISSAGE
PROJECTION
DU FILM HARMONIE
DE BERTRAND DEZOTEUX,
ET RENCONTRE AVEC
BERNARD GAUBE
LE 16.02 À 19H
LECTURE
PERFORMÉE RÉCITATIF
PAR CHRIS CYRIL
LE 22.03 À 19H

HUNIMALITÉ

En un mot comme en cent, non. Bernard Gaube ne creuse que le sillon de la peinture. On pourrait même écrire, pour lui être encore plus fidèle : *l'exercice d'une peinture*. Bien sûr, le travail s'instruit d'un imaginaire perméable à l'état du monde, et l'on repère çà et là quelques figures du temps social et politique (les visages de migrants suspendus au désespoir, la solitude insondable de Volodymyr Zelensky ou le masque hideux d'Adolf Hitler...), quelques références mythologiques (le jardin d'Éden et l'arbre de la connaissance) ou liées à l'histoire de l'art et de la littérature (motifs magriltiens, silhouette empruntée à Goya ou au *Robinson* de Daniel Defoe...). Tout cela fait office d'image ou, plutôt, de prétextes à peindre — comme peuvent l'être un crâne et un corbeau, un clown, un damier, un indien ou une voiture...

Toutes choses valables en elles-mêmes, mais qui ne constituent ici que les motifs d'une action. L'enjeu n'est jamais de représenter l'état du monde et d'illustrer en peinture ce que chacun sait déjà. Si les images de Bernard Gaube jouent sur plusieurs registres — narratif, figuratif et conceptuel —, tout se passe comme si, en lieu et place d'hybridation, il s'agissait plutôt de générer un prodigieux carambolage ou, pour reprendre les termes de Gilles Deleuze, d'en appeler à la *catastrophe*¹.

Plus que de brouiller, combiner ou croiser, il s'agit de déformer les données figuratives et narratives en essayant de conjurer tout ce qu'elles charrient d'évidences et de clichés. Non pas travailler un visage, une pomme ou un pendu... Mais rendre le poids trop lourd d'une tête, l'affadissement d'un fruit, la verticalité riante d'un autoritarisme repu. La force de ses peintures — leur présence — ne tient pas ou pas seulement aux images ou aux mots² qui les hantent. Si, comme le disait Deleuze encore, l'acte de peindre consiste à faire voir l'invisible, Bernard Gaube parvient effectivement à convoquer les forces qui font trembler ses ciels et ses têtes trop lourdes.

L'altérité n'est pas constitutive des vrais/faux autoportraits qui, depuis les années 2000, émaillent son œuvre, mais du tracé bégayant qui leur offre une incarnation. Les visages de Bernard Gaube sont tremblants comme le sont la plupart de ses mains, de ses corps, arbres et animaux. Bégayer n'est pas hésiter, mais redire presque inlassablement l'impossibilité de contraindre notre expérience de la réalité aux images plus ou moins rassurantes qu'on en a. La peinture relève alors d'un exercice voué systématiquement à l'échec, un travail de Sisyphe. Comme la plupart des peintres, Gaube reprend inlassablement les mêmes figures. Non pour les refaire, mais pour en étendre les manifestations. Ce qui "tient au mur" relève toujours de cette sorte de fidélité à l'expérience picturale et non d'une intention à faire image. On confondrait alors l'ombre et la proie ; on thématiserait, plus ou moins habilement, sur ce que la peinture, pour être peinture, doit se refuser à être : un tableau.

Ami de l'artiste, Philippe Vandenberg ne disait pas autre chose. Invité à participer à la rédaction du premier *Cahier*³ édité par Gaube en 2003, il écrivait : "Je n'aime plus que les nègres, les nègres de la peinture. Ceux qui vont d'accident en accident. Les errants, les analphabètes, les hantés, les estropiés, les borgnes, les boiteux, les crocodiles dans le désert. [...] Ceux qui comme les arbres souffrent de la sève et ne sentent pas la chute des feuilles. Sommes-nous encore innocents ? Bernard est innocent. Il a raté son coup. Le coup de pinceau qui brosse la peinture comme il faut. Dans ce sens-là, il est un peintre raté, comme moi. Il s'est arrêté au bon moment de faire ce qu'on attendait de lui. [...] Travailler, c'est faire des hypothèses (c'est là que la tête rejoint les nerfs) et reconnaître coup sur coup qu'on s'est trompé. La lucidité, c'est justement savoir que dans le drame de l'existence, donc de la peinture, on ne naît et renaît que de ses propres manifestations. La Voilà : la solitude. La solitude du nègre."⁴

Au-delà de la tonalité tragique et héroïque de cette proposition — on voit le travail de Philippe Vandenberg se raconter à travers cet hommage —, la réalité de l'atelier constitue bien, chez Bernard Gaube, l'exercice d'une peinture, infiniment reprise, mais sous un versant beaucoup plus lumineux et enchanté que celui emprunté par Vandenberg. Il n'est jamais question de la *solitude du nègre*, mais bien de celle de Robinson. Figure récurrente qui, de toile en toile, arpente inlassablement son île, comme l'artiste son atelier, toujours à l'affût de la petite tache chancelante susceptible de faire vaciller l'horizon.

Benoit Dusart

¹ Gilles Deleuze, *Sur la peinture. Cours Mars-juin 1981*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2023.

² Bernard Gaube a introduit depuis peu le langage dans sa peinture. Généralement quelques mots, systématiquement en anglais.

³ Les cahiers, édités par l'artiste, œuvrent à multiplier les angles d'approche sur le travail. Entre le catalogue et l'essai, ils s'ouvrent aussi à la poésie et la littérature. Le 7^e cahier, actuellement en cours de production, contiendra des textes de Camille Paulhan, Camille Debrabant et Septembre Tiberghien.

⁴ Philippe Vandenberg, *Avec Gaube dans le miroir (sur sa peinture de têtes)* in Bernard Gaube, "L'exercice de la peinture", *Cahier N°1*, septembre 2003.

Bernard Gaube, *Étude pour un cornet de frites*, huile sur toile, 46 × 37 cm, 2012
© l'artiste

